



Lambert Wilson dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Les petits-fils des surréalistes sont belges, ils sont acteurs.

JÉRÔME COLIN : Bonjour.

LAMBERT WILSON : Ça va ?

JÉRÔME COLIN : Et vous-même ?

LAMBERT WILSON : On va où ?

JÉRÔME COLIN : C'est vous qui décidez, c'est vous qui montez dans un taxi.

LAMBERT WILSON : On va à l'hôtel Manos.

JÉRÔME COLIN : Très bien.

LAMBERT WILSON : Mais ne me demandez pas comment on fait pour y aller.

JÉRÔME COLIN : Ne vous inquiétez pas, je vais vous arnaquer...

LAMBERT WILSON : C'est vrai ?

JÉRÔME COLIN : Je vais faire le tour de toute la ville et ensuite on ira à l'hôtel Manos.

LAMBERT WILSON : Avec plaisir. Perdez-moi un peu dans la ville.

JÉRÔME COLIN : Ah ça c'est bien.

LAMBERT WILSON : Que je découvre un peu un Bruxelles que je ne connais pas.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Très bien, eh bien faisons ça.

LAMBERT WILSON : J'aimerais bien découvrir Bruxelles que je ne connais pas. Je vais toujours au même endroit quand je viens ici.

JÉRÔME COLIN : Vous venez où ?

LAMBERT WILSON : On va dans les hôtels, on va dans les stations de télévision, de radio...

JÉRÔME COLIN : C'est ça oui.

LAMBERT WILSON : On fait de la promotion...

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez jamais profité, ne fut-ce que quelques jours de la ville ?

LAMBERT WILSON : Un petit peu parce que j'ai tourné beaucoup quand même en Belgique. J'adore toute la zone des Sablons, par exemple, parce que j'aime bien les brocantes, et puis j'aime bien la campagne aussi en fait. J'ai tourné en dehors... j'ai fait un film qui s'appelait « Suite française », on avait tourné dans la campagne. J'aime beaucoup ça. Mais ce que j'aime surtout à Bruxelles c'est tous les petits restaurants et particulièrement les noms des restaurants.

JÉRÔME COLIN : Les noms des restaurants ?

LAMBERT WILSON : On va les regarder en route mais vous avez des noms de restaurants complètement dingues ici.

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

LAMBERT WILSON : Très rigolos.

JÉRÔME COLIN : Quand vous en voyez, dites-moi. Je ne me rends plus compte bien sûr.

LAMBERT WILSON : Oui, on va en trouver. D'ailleurs en face du Manos il y en a un qui a un nom déjà très bien.

JÉRÔME COLIN : Qui s'appelle ?

LAMBERT WILSON : ça va me revenir, quand je vais le voir mais là je ne peux y penser. C'est très différent, on n'a pas cette originalité ni cette imagination en France. Vous avez des noms incroyables. Il y a beaucoup plus de libertés de toute façon ici. C'est connu. De liberté de penser quoi.

JÉRÔME COLIN : Vous pensez vraiment ?

LAMBERT WILSON : La fameuse belgitude. Mais bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Vous pensez que ça existe ? Nous on la met en doute hein.

LAMBERT WILSON : Non elle existe totalement. De toute façon elle existe chez les acteurs, elle existe chez les acteurs belges. Les acteurs belges qui sont en France et qui font une carrière énorme c'est qu'ils ont un truc en plus. Et ce truc en plus c'est la liberté. Ils sont beaucoup plus... C'est le pays du surréalisme d'une certaine façon. Ça existe, toujours. Il y en a les traces encore. Les petits-fils des surréalistes sont belges, ils sont acteurs.

JÉRÔME COLIN : Ah c'est possible. Nous on nage dedans donc...

LAMBERT WILSON : Mais en fait peut-être que c'est une vision romantique des Belges mais moi je crois à ça, à quelque chose de vraiment différent du Français et ça se situe au niveau de l'imagination, d'une fantaisie...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai que la seule possibilité nous de voir un petit peu notre belgitude c'est de rencontrer un Parisien et on se dit : qu'est-ce qu'il est triste !

LAMBERT WILSON : Mais bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qu'il est sérieux ! C'est le seul rapport de comparaison qu'on a.

LAMBERT WILSON : On ne sait pas comment se débarrasser de notre sérieux et de notre mauvaise humeur en France. On dit ça aussi des Italiens, on dit que les Italiens sont des Français de bonne humeur. Mais moi je vais beaucoup en Italie et c'est ce que je recherche tout le temps. Alors je vais faire le concours et je vais commencer à regarder les restaurants parce que vous avez quand même des noms qui sont assez particuliers.

JÉRÔME COLIN : C'est pas le quartier rêvé pour les restaurants ici.

LAMBERT WILSON : D'accord. Je ne sais même pas comment s'appelle ce quartier. Sinon, qu'est-ce que j'aime ici ? Par exemple il y a des galeries d'art contemporain qui sont incroyables. Moi j'aime beaucoup l'art contemporain et c'est vraiment une ville formidable pour ça. J'ai un copain qui a une très bonne galerie, je vais faire de la publicité



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

pour lui, il s'appelle Xavier Hufkens, il a une très bonne galerie d'art contemporain. Personne n'a les moyens d'acheter ses tableaux mais ça c'est autre chose.

JÉRÔME COLIN : Voilà.

La rentrée des classes c'était cauchemardesque, je n'aimais pas ça du tout !



JÉRÔME COLIN : A part ça, sinon vous faites toujours du cinéma ? A part visiter Bruxelles ?

LAMBERT WILSON : Oui, j'aime bien faire du cinéma, parce que ça correspond à mon rythme. C'est-à-dire qu'en fait il faut que je bouge rapidement, je m'ennuie très vite. Je n'aime pas que la poussière se...commence à être visible. Il faut que je déménage rapidement, il faut que... le théâtre c'est pas vraiment fait pour moi. J'adore jouer la comédie sur scène mais rester des mois et des mois dans le même théâtre c'est pas fait pour moi. Le rythme du cinéma me plaît, et je crois que le cinéma attire, pas seulement chez les acteurs mais aussi chez les techniciens, des gens très particuliers qui sont un peu des gens du voyage, c'est un peu des « caracs », ils aiment bien cette vie de groupe et en même temps de voyage permanent. C'est ce qui me plaît le plus. Et en fait j'aime bien découvrir un personnage et toute la préparation et vivre avec lui pendant le temps d'un tournage mais j'aime bien passer à autre chose. Je crois que je m'ennuie vite. C'est ça.

JÉRÔME COLIN : En même temps vous avez été à bonne école parce que quand vous étiez enfant vous n'avez pas cessé de déménager et de changer d'école, ce qui fait que vous avez pris le rythme très tôt quand même, de créer des groupes et de les faire exploser dans la foulée.

LAMBERT WILSON : Je m'en suis beaucoup plaint quand j'étais petit parce que c'était horrible la rentrée des classes, j'ai eu un stress du rapport au groupe d'humains déjà constitué avant mon arrivée. Et je crois que ça vient vraiment de l'angoisse que j'avais à changer d'école pratiquement tous les ans jusqu'au jour où je me suis rendu compte que par exemple je vivais ça très mal quand, le premier jour de répétition d'un spectacle, ou le premier jour d'un tournage, et en parlant aux acteurs je me suis rendu compte que tous avaient la même angoisse et ça m'a détendu, je me suis dit finalement on est tous dans la même barque, tout le monde flippe, mais la rentrée des classes c'était cauchemardesque, j'aimais pas ça du tout. Et justement, mes parents, un peu comme dans le film que j'interprète



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

là, Cousteau, il y avait une génération de parents qui se souciaient avant tout de leur carrière, de leur accomplissement, et les enfants derrière il fallait que ça suive. Maintenant les parents font beaucoup plus attention au bien-être des enfants, les parents, les pères surtout sont très maternels, mais alors moi je suis le fils de quelqu'un qui a mis sa carrière avant toute autre chose, même le bien-être familial, et il fallait que ça suive. En même temps il nous avait donné l'essentiel qui était le goût du travail bien fait, le goût de la liberté et le goût de, comment dirais-je, d'aller au bout de ses rêves. Mais en même temps quand on est enfant on a envie de sécurité, on a envie de rites extrêmement réguliers alors pour moi ce n'était pas exactement ça.

Je me suis libéré beaucoup au décès de mes parents...



JÉRÔME COLIN : Votre père qui était un grand metteur en scène de théâtre.

LAMBERT WILSON : Oui mon père était acteur de théâtre, il était Directeur du Théâtre National Populaire à Paris, il était acteur de cinéma aussi et...en fait il mentait dans la presse d'ailleurs, il disait qu'il vivait seul dans un moulin... on était dans le moulin...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

LAMBERT WILSON : Oui.

JÉRÔME COLIN : Pour le côté romantique ou quoi ?

LAMBERT WILSON : En fait il voulait surtout donner l'idée qu'il n'avait de compte à rendre à personne et qu'il était un être libre. Il avait quand même créé cette famille et on trouvait ça un peu bizarre quand on lisait ça dans les journaux. Enfin moi ça me faisait rire, ça ne me faisait pas mal mais, la famille pour lui c'était un peu un accident. On n'avait pas été vraiment programmé.

JÉRÔME COLIN : Et vous croyez qu'il a aimé ça, avec le temps ?

LAMBERT WILSON : Je pense qu'il a beaucoup souffert d'être remis en question par ses fils et je crois que, justement dans le film sur Cousteau, il y a cette confrontation entre le père et les fils, et je crois que c'est toujours un moment difficile, il faut se remettre à la place des pères, quand on se fait juger aussi brutalement qu'on peut se faire juger par sa progéniture, c'est un moment difficile dans la vie des parents, parce qu'on fait aussi beaucoup de sacrifices



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

pour ses enfants et très souvent, à la fin de l'adolescence, les enfants, les fratries font des procès tellement violents à leurs parents...

JÉRÔME COLIN : C'est terrible.

LAMBERT WILSON : Mais épouvantable... Et on se dit mais on a fait cet effort pour ça ? On s'est saigné aux quatre veines pour ça ? Pour se faire engueuler !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes père vous, Lambert ?

LAMBERT WILSON : Non je ne suis pas père.

JÉRÔME COLIN : Vous n'êtes pas père.

LAMBERT WILSON : En fait je ne voulais pas être père parce que...

JÉRÔME COLIN : Mais vous voyez ça chez vos potes et vous vous dites mais c'est très bien. Vous n'êtes pas père pourquoi ?

LAMBERT WILSON : Je ne voulais pas imposer à une progéniture ce que moi j'avais vécu, c'est-à-dire... je ne voulais pas leur montrer que je préférerais mon idée fixe qui était de faire mon métier... J'avais beaucoup souffert du fait que mon père partait soit en tournée, ou alors... on sentait vraiment que son métier était sa vraie famille finalement. Et donc non, je pense qu'on a souffert de son absence, beaucoup, au départ c'était.

JÉRÔME COLIN : Ils nous traumatisent longtemps nos pères quand même.

LAMBERT WILSON : Ah oui, ils peuvent vous traumatiser toute une vie. Alors heureusement j'ai fait un sacré boulot sur ça et je pense que je me suis libéré beaucoup au décès de mes parents, qui me manquent, et qui sont des êtres qui ont forcément compté et que j'aimais, mais je peux être vraiment moi-même depuis qu'ils ne sont plus là. Ça va beaucoup mieux depuis en fait.

JÉRÔME COLIN : C'est terriblement tabou à dire mais je pense qu'il y a plein de gens qui sont dans ce cas-là. Du fait qu'il n'y a plus ce regard, ou cette pression, ou ce je ne sais quoi, ce compte à rendre, qui fait qu'en fait on devient peut-être soi-même une fois qu'on ne les a plus. C'est terrible comme idée mais...

LAMBERT WILSON : Non mais c'est une réalité. Je pense qu'on peut accéder au bonheur d'être soi-même après leur départ, et encore parfois ils partent ils continuent à exercer leur pression à distance, une pression qui est celle du jugement, de la critique, on veut leur plaire et en voulant leur plaire on finit par ne pas s'écouter soi-même, et ne pas se développer comme on devrait. C'est compliqué. Et donc j'ai fait ma paix, heureusement, avec tout ça.

Maintenant je suis un vieillard donc....

JÉRÔME COLIN: Oh!

LAMBERT WILSON: Ben oui.

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez même pas ça !

LAMBERT WILSON : je n'ai même pas quoi ?

JÉRÔME COLIN : 60. Vous n'avez même pas 60 ans, vous êtes né en 58, vous êtes un jeune homme. On est en 2016 !

LAMBERT WILSON : ça veut dire que dans 12 ans j'aurai 70 ans, ce qui me paraît complètement hallucinant quand même.

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est bizarre.

LAMBERT WILSON : Parce que j'ai l'impression d'avoir 14 ans. A Paris je suis en scooter, je me comporte comme un adolescent. Si je n'ai aucun rappel de mon apparence extérieure, ni même de ma biographie, de ce que j'ai pu accomplir, si vous me posez la question comme ça au réveil, je vous dirai que j'ai entre 14 et 16 ans, c'est sûr. Je donne des grands coups de chaussures dans les voitures alors que je me balade en scooter à Paris, j'ai envie d'avoir un cartable, j'ai envie de ne rien posséder...

JÉRÔME COLIN : De vous masturbez 6 fois par jour... Un ado quoi.

LAMBERT WILSON : Comme vous y allez ! Je dois avoir eu cette santé-là...même adolescent...mais bon. Alors, je cherche des restaurants, pour changer de sujet...

JÉRÔME COLIN : On va y arriver.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

C'est nécessaire, de déboulonner cette statue du père...



LAMBERT WILSON : Alors là on est dans quel quartier ?

JÉRÔME COLIN : On est à Woluwé.

LAMBERT WILSON : Voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est plutôt des jolis quartiers...

LAMBERT WILSON : Tous mes amis qui se sont installés à Bruxelles... parce que les loyers étaient moins chers et qu'ils adoraient la ville, sont partis parce que le temps était vraiment trop triste. Alors ça c'est un peu quelque chose qui me pose un problème ici parce que je suis très sensible à la lumière, très sensible à l'humeur qui est dictée par le temps, et j'ai besoin de ciel bleu, et je pense que je vais terminer ma vie en Grèce, je pense que je vais terminer ma vie...

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

LAMBERT WILSON : Oui. Le ciel bleu m'apporte, c'est comme un médicament, un médicament de la bonne humeur. Le gris, tout de suite mon humeur suit le gris, j'ai du mal à rester guilleret avec le gris, c'est terrible, et à Paris, c'est le même temps finalement qu'à Bruxelles...

JÉRÔME COLIN : Oui c'est le même temps qu'ici.

LAMBERT WILSON : Je crois que c'est pire ici quand même. Me disent-ils. Je ne sais pas.

JÉRÔME COLIN : C'est possible.

LAMBERT WILSON : Mais en même temps ce que j'aime ici c'est que c'est aussi la ville de l'art nouveau et moi je suis un fan d'art nouveau, donc...

JÉRÔME COLIN : Ah oui ?

LAMBERT WILSON : Ben oui, c'est beau.

JÉRÔME COLIN : C'est magnifique hein.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

LAMBERT WILSON : Et puis c'est la ville d'Hergé, enfin la ville... c'est le pays d'Hergé, et je suis le fils du Capitaine Hadock quand même pour rester sur... parce que mon père a joué le Capitaine Hadock dans le premier film qui s'appelait « Tintin et le Mystère de la Toison d'Or ».

JÉRÔME COLIN : Donc il y a une admiration dingue du coup pour le père. Quand vous étiez enfant, petit je veux dire. Mon père c'est le Capitaine Hadock, ce n'est pas anecdotique.

LAMBERT WILSON : Mais mon père c'était surtout les rois qu'on le voyait interpréter, les rois dans les pièces de Shakespeare, dans les tragédies, c'était un personnage qu'on voyait dans les coulisses d'un théâtre et qui portait des costumes de roi, des couronnes, ou des costumes d'ogre, avec des manteaux de fourrures, qui se maquillait, qui se collait des fausses barbes, donc en même temps... et c'était aussi un grand patron puisqu'en fait il était Directeur de cet énorme théâtre à Chaillot, à Paris, et il était entouré de toute la déférence qui lui était due par ses employés puisque c'était le metteur en scène principal, le patron de l'entreprise, et quand j'étais petit j'étais persuadé que j'allais hériter de tout ça, et que quand je voyais le Palais du Trocadéro à Paris, comme ça sur la colline du Trocadéro, je me disais c'est son château et moi j'en hériterai plus tard. Je serai le prince. J'ai un peu déchanté, après. Oui c'est très difficile, et c'est nécessaire, de déboulonner cette statue du père aussi énorme. Alors heureusement moi j'ai fait le même métier et j'ai tenu bon, je suis resté dans le métier, et ce sont les autres comédiens, ce sont les gens du métier qui m'ont aidé à déboulonner cette immense statue, parce que, d'abord il n'avait pas que des amis, les gens en parlant de lui me l'ont replacé dans un paysage qui était celui du, voilà, du métier dans lequel il avait sa place, qui n'était pas la place prépondérante de roi absolu tel que je l'avais imaginé en tant qu'enfant et adolescent. Et du coup ben cette statue s'est dégonflée d'elle-même. Aussi on a travaillé ensemble, alors là on a beaucoup communiqué...

JÉRÔME COLIN : Plusieurs fois.

LAMBERT WILSON : Oui il m'a mis en scène au théâtre dans « Ruy Blas », dans « Eurydice » avec Sophie Marceau, au cinéma dans « La Vouivre ». Et en fait quand on fréquente les gens dans le travail finalement ben ils s'humanisent, c'est un travail concret de répéter une pièce ou de mettre en scène un film, et je pense que ça nous a fait beaucoup de bien, on s'est dit beaucoup de choses...

JÉRÔME COLIN : A travers le travail que vous étiez en train de fournir.

LAMBERT WILSON : Oui. Mon frère lui qui était devenu musicien, la musique étant aussi pour mon père un élément aussi important que le théâtre, s'est éloigné, il avait quitté la France, et il n'a jamais vraiment déconstruit cette image immense du père, ce qui fait que ça a été plus difficile pour lui plus tard dans sa vie, d'homme, parce que, j'ai même dit à mon père un jour, le père on doit le tuer, on doit le tuer symboliquement, mon père était très choqué par ça, je lui ai dit non mais au contraire c'est bien, ça veut dire qu'on peut se parler normalement, d'être humain à être humain. Cela étant dit il a fallu quand j'attende son départ pour calmer quand même une poche de colère que j'avais à son endroit, parce que je l'avais trouvé un peu injuste en famille, il avait été assez dur avec nous, et avec ma mère, et j'ai fait ce travail-là. Eh ben ce travail-là m'a permis de pouvoir appréhender un personnage comme le Commandant Cousteau, lui-même un peu père dictatorial et égoïste, mais j'ai pu l'aborder avec beaucoup de compassion, de sympathie, de tendresse pour lui, parce que j'avais fait tout le boulot sur mon père.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que c'est vrai, je ne sais pas si c'est une anecdote inventée ou si elle est vraie, qu'un jour vous étiez sur scène au théâtre, que le public applaudissait et que votre père a dit mais non c'était pas bien. Est-ce que c'est vrai ?

LAMBERT WILSON : Alors c'était presque ça. Lors de ma première mise en scène, c'était « Les caprices de Marianne », en 94, la pièce avait eu lieu et ça se passait bien, c'était la Première et je croise une amie actrice qui me dit mais, dans les couloirs, après, elle me dit il faut absolument que tu arrêtes ton père parce qu'il en train de parler au public en disant que c'était nul, que c'était un scandale qu'il fasse un succès, il était capable de faire des choses comme ça. Mais je vais vous raconter une histoire qui est assez rigolote, c'est que quand j'avais 14 ans, donc on habitait dans une maison dans la forêt de Rambouillet, en région parisienne, et un jour mon père me convoque et il était accompagné des gendarmes, et il était un peu gêné, et les gendarmes encore plus gênés, parce qu'ils avaient



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

trouvé à des kilomètres de notre maison une bouteille dans laquelle j'avais écrit un message, comme on jette une bouteille à la mer, et dans ce message il était écrit, j'avais 14 ans à l'époque, ou 13 ans, « venez à mon secours, je suis enfermé dans la maison de M. Wilson, il me bat, c'est épouvantable, voilà le numéro de téléphone... ». Et en fait lui il ne m'a pas du tout engueulé, parce qu'en fait il avait été amusé par l'exercice d'imagination. En fait il s'est dit « chapeau quand même ». Le Maire du village et les gendarmes étaient dans leurs petits souliers, et je n'avais pas été réprimandé. Mais je pense que c'était quelqu'un qui avait du mal à exprimer son affection et son admiration en public. Il pouvait le faire éventuellement en tête à tête, rarement, mais quand il était avec des gens, il ne savait pas comment dire du bien de son fiston sans disparaître lui-même. Et donc ben finalement pour garder son identité, il formulait une critique publique. Parce que comme ça il avait l'impression de ne pas disparaître. Ou alors simplement aussi parfois il était soit pas d'accord avec la mise en scène, avec mon interprétation, il m'aimait comme acteur quand c'était lui qui me mettait en scène. Voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est ça.

LAMBERT WILSON : A ce moment-là il était le pygmalion, il était celui qui avait tout compris sur moi, et le bienfait lui revenait. Mais ça s'est quand même calmé, forcément, je veux dire, j'ai fini par le mettre en scène un an avant sa mort, j'avais plus de 50 ans, et là la boucle s'est bouclée complètement. Alors là pour le coup ça a dû être difficile pour lui, lui qui avait mis en scène tant d'acteurs, qui avait été l'homme des décisions, l'homme de pouvoir, au théâtre, il fallait qu'il écoute la mise en scène, les préceptes de son fils et devant le groupe, là aussi c'était très difficile pour lui. Je pense que ça l'a bouleversé et le soir de la Première, c'était une pièce de Racine, « Bérénice », il s'est écroulé en sanglots, devant le public, les gens qui ne le connaissaient pas pensaient qu'il s'était écroulé de joie, toute paternelle, à l'idée de... en fait c'était pas ça, c'était des larmes beaucoup plus amères que ça, c'était en fait que son temps était passé, et que c'était le mien maintenant, et qu'il ne pouvait plus tenir les rênes de la troupe, lui qui avait tellement été un chef de troupe il était obligé... il était un vieux monsieur et ce n'était plus son moment, c'était le mien. Et c'était une douleur pathétique, très douloureuse, très profonde et j'ai vu ça. Il a su que j'avais vu et identifié cette douleur-là. Voilà.

Je crois, je vais me mettre à l'héroïne je crois à 80 ans...

JÉRÔME COLIN : Vous avez peur vous de devenir un vieux monsieur ? Ou c'est un truc, ça va, parce que vous êtes plutôt gâté, vous vieillissez plutôt admirablement bien.

LAMBERT WILSON : En fait je voudrais être un vieux monsieur intéressant, c'est-à-dire j'ai peur de devenir un vieux con et je voudrais... et aussi moche, donc c'est pour ça que je voudrais... je me lance le défi d'être un beau vieux monsieur, c'est-à-dire d'être en santé, d'être le plus athlétique possible, d'une certaine façon plus je vieillis, plus j'ai l'impression qu'il faut faire du sport et plus j'ai l'impression qu'il faut prendre soin de soi, mais c'est aussi un peu un défi à la nature et aussi je voudrais en étant à la fin de ma vie, être le plus original possible. Je voudrais être totalement farfelu en fait, et je ne voudrais pas du tout rentrer dans le rang, je pense que je prendrai des drogues dures à l'âge de 80 ans, je crois, je vais me mettre à l'héroïne je crois à 80 ans, j'aimerais bien.

JÉRÔME COLIN : Oui, oui, je comprends, on ne doit plus être dans le rang, il ne peut plus arriver grand-chose.

LAMBERT WILSON : Voilà. Et puis tout vivre, ne plus avoir de compte à rendre. Alors c'est en train de se passer parce qu'il y a un truc bizarre qui se passe quand on a plus de 50 ans, c'est que les gens vous appellent vraiment monsieur et que parfois alors qu'on a été timide toute sa vie, très respectueux, un peu écrasé par les autres, ben on en profite un peu en se disant ce n'est pas mal finalement d'être un monsieur. OK on est moins jeune, on a moins de succès, comment dirais-je, de séduction...

JÉRÔME COLIN : Alors vous, j'ai des doutes.

LAMBERT WILSON : Je ne sais pas, moi je ne vois jamais rien, je ne comprends jamais rien de toute façon. Il faut tout m'expliquer. Il faut que je regarde un peu le paysage... qu'est-ce qu'il y a comme....



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

Je suis très famille, j'adore ça les réunions familiales, ça me manque beaucoup...



JÉRÔME COLIN : On n'a toujours rien vu de dingue au point de vue des noms je pense.

LAMBERT WILSON : D'accord. Il y en a un, « Ma sœur la folle » ou un truc comme ça, c'est près de... Enfin on va trouver.

JÉRÔME COLIN : C'est possible. On va en voir. Quoi qu'il arrive.

LAMBERT WILSON : Ça c'est le parc de quoi ?

JÉRÔME COLIN : Là ici c'est... on est près du Cinquenaire ici, si ma mémoire est bonne, c'est ça les amis ?

LAMBERT WILSON : Porte de Tervuren.

JÉRÔME COLIN : Porte de Tervuren, oui. Jardins du Cinquenaire. Un très joli quartier.

LAMBERT WILSON : Moi ce que j'aime aussi c'est le truc africain, le quartier africain, j'adore ce quartier-là.

JÉRÔME COLIN : Matonge.

LAMBERT WILSON : Oui.

JÉRÔME COLIN : Bien, il y a eu un beau film dans ce quartier cette année, qui est sorti en Belgique, qui s'appelle « Black ».

LAMBERT WILSON : je n'ai pas vu encore.

JÉRÔME COLIN : Très bien.

LAMBERT WILSON : J'ai des cousins belges en fait. Alors moi la belgitude elle m'intéresse aussi parce qu'elle fait partie de la famille.

JÉRÔME COLIN : Qui habitent dans la région d'Ath.

LAMBERT WILSON : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est ça hein.

LAMBERT WILSON : Ath. Je les vois de temps en temps. Ils me considèrent vraiment comme quelqu'un de pas sérieux parce que je ne suis pas très présent aux rendez-vous familiaux, ni aux mariages, ni aux décès, ni aux anniversaires, mais je pense à eux parce qu'en fait c'est une partie de ma famille qui existe alors que finalement je suis un peu orphelin, j'ai perdu mes parents, il n'y a plus grand monde. Donc il reste quand même une partie...



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

JÉRÔME COLIN : C'est vrai vous n'avez plus grand monde autour de vous ?

LAMBERT WILSON : Non. Je ne parle plus à mon frère, c'est pas que je ne l'aime pas, c'est qu'on ne se parle plus donc déjà ça fait une grosse partie, on était que deux, et ça me pose un problème, il me manque, mais voilà...

JÉRÔME COLIN : C'est comme ça, la vie...



LAMBERT WILSON : La vie... et il en reste quelques-uns quand même, la famille de ma mère, mais... je suis très famille, j'adore ça les réunions familiales, ça me manque beaucoup parce qu'on avait une grand-mère maternelle qui réunissait la tribu et qui était le téléphone arabe de la famille. On savait tout sur tout le monde parce qu'elle passait ses journées à appeler tout le monde pour donner des nouvelles de tout le monde et elle était le ciment de cette famille. Et après son départ cette famille vraiment s'est explosée, comme l'univers en expansion, on s'éloigne les uns des autres, et de temps en temps on se dit mais ce n'est pas possible, on s'aime bien quoi, et on ne veut pas se retrouver simplement pour les enterrements. Et ce côté tribu moi j'adore ça. J'ai une nostalgie par exemple des Noëls en famille, à la campagne, des vacances dans le Midi, où on était les cousins, les oncles, les tantes, je trouvais ça joyeux. Un remède... peut-être un remède aux longues soirées qu'on passait, parce que finalement c'est bizarre... fils d'acteur de théâtre parce que le soir ben voilà le père n'est pas là, la mère est souvent au théâtre parce qu'elle accompagne le père ou elle est dans des soirées mondaines, et en fait je pense que c'était un petit peu solitaire finalement.

JÉRÔME COLIN : Vous allez être obligé de faire des triplés sur le tard si vous voulez une tribu...

LAMBERT WILSON : Why not ? S'il y a des candidates... En fait non ça m'intéresse moins parce que je pense que le monde est compliqué en ce moment et que je sais bien qu'il faut que l'humain se reproduise et en même temps on est déjà trop nombreux, aussi je pense qu'il y a des problèmes qui sont posés aux parents, mince, je ne voudrais pas être parent en ce moment parce que ce qui arrive aux adolescents avec Internet, que ce soit le danger de la pornographie, le danger de la tentation de l'islamisation, ou de la radicalisation de toute forme, ensuite toutes les tentations de toutes les substances qui existent, je trouve que...

JÉRÔME COLIN : Entre nous, toutes ces choses existaient quand vous aviez 18 ans.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

LAMBERT WILSON : Non parce qu'en fait... quand j'étais élève de théâtre en Angleterre, je suis parti à 17 ans, on n'avait pas d'argent donc si on avait un peu de monnaie pour s'acheter une bière en sortant des cours à Londres, c'était vraiment luxueux. Et donc quand je vois les mômes qui passent leur temps en terrasse ou qui font des soirées où dès l'âge de 14 ans ils s'abreuvent en achetant de la vodka etc... je suis épaté parce que je me dis attendez, mais moi, on n'avait pas les moyens point barre. Et je peux vous garantir qu'on n'était pas éthyliques comme mes filleuls le sont. Mes filleuls ils sont en coma éthylique à 14 ans, super, le monde a changé quand même.

JÉRÔME COLIN : Oui le monde a changé, c'est une évidence.

LAMBERT WILSON : Oui, alors je trouve que pour les parents c'est dur.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

LAMBERT WILSON : Quand ils ont des enfants adolescents, wouaw, ils ont des responsabilités et surtout par rapport à Internet qui me paraît une machine en même temps fabuleuse et totalement diabolique.

JÉRÔME COLIN : C'est eux qui m'ont fait mes cheveux blancs.

LAMBERT WILSON : Oui je comprends. Ils ont quel âge ?

JÉRÔME COLIN : 16, 14, presque 13.

LAMBERT WILSON : Mama mia, en plein dans les problèmes d'adolescence.

JÉRÔME COLIN : Alors, si vous saviez !

LAMBERT WILSON : Aie, aie, aie, c'est compliqué.

JÉRÔME COLIN : Oui mais voilà, c'est comme ça.

LAMBERT WILSON : Non, les difficultés sont nouvelles. Elles sont nouvelles parce que tout a changé avec Internet. Tout a changé.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

LAMBERT WILSON : Comment... Je vois les enfants à côté de chez moi, dans les rues, qui sont à 8 ans avec des smartphones, et on sait sur quoi ça débouche les smartphones...

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire tout.

LAMBERT WILSON : C'est-à-dire tout. Donc... j'ai participé à une émission de télévision avec Ardisson, en France, il y avait une sexologue à la télévision qui avait écrit un bouquin et qui disait aux parents téléspectateurs, mais réveillez-vous, vous imaginez que vos enfants ont accès à la pornographie à 12 et 13 ans, ils ont accès à la pornographie à 8 et 9 ans, c'est tout. Ça c'est la réalité. Je me dis mince, si j'étais parent, comment est-ce que je pourrais me sortir de tout ça ? Enfin bon, ce n'est pas le cas. Et puis aussi je suis moi militant écolo, et donc ce qui nous attend est difficile parce que est-ce qu'on va résoudre les problèmes, est-ce que la prise de conscience va avoir lieu avant que ce soit trop tard, et donc quel monde on a façonné pour nos futures générations...

On s'émeut très rapidement via une pétition virale... et puis on passe à autre chose !

JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'on peut être... est-ce qu'on peut...

LAMBERT WILSON : Est-ce qu'on peut changer de sujet ?

JÉRÔME COLIN : Non, pas du tout. Justement vous allez voir, c'est lié, parce que l'engagement écologique c'est assez incroyable parce que Cousteau il l'a eu sur le tard lui, par exemple...son réel engagement écologique...

LAMBERT WILSON : Oui et non. Il est parti avec son bâton de pèlerin pour aller vraiment convaincre le public de faire attention à l'environnement et il a fait des conférences avec l'Organisation Cousteau, tardivement dans sa vie, mais tous ses gestes à partir des années 60 sont des gestes écologistes, ça c'est sûr. Donc, et la question...

JÉRÔME COLIN : Non mais ça va, vous m'avez gâché mon plaisir, mais non, je ne sais plus ce que j'allais dire...Je ne sais plus mais c'est pas grave.

LAMBERT WILSON : Par rapport au militantisme ? Par rapport... la question je me la pose à moi-même, c'est est-ce que ça vaut la peine de continuer à se lever, se regarder dans le miroir, se dire qu'est-ce que j'ai fait ? Ah je n'ai rien



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

fait, donc je vais continuer à lutter, alors que tous les faits sont de plus en plus accablants. Les chiffres, moi je travaille avec Greenpeace, ou d'autres organisations, quand on lit les chiffres sur la pollution, sur les races en danger, les races qui disparaissent, c'est absolument catastrophique. Les surfaces de forêts qui disparaissent en Amazonie, la pollution des fleuves, des mers, etc... on a vraiment envie de rester sous sa couette. Parallèlement à ça j'ai rencontré, en faisant la promotion du film « L'Odyssée », qui parle de Cousteau, j'ai rencontré des gens qui travaillent dans des associations qui s'occupent notamment de la protection de l'océan, des jeunes générations géniales, des jeunes extrêmement actifs, très motivés, très organisés, et on se dit mais OK, il ne faut pas baisser les bras, on n'arrivera peut-être pas à rattraper les dégâts dus aux décisions des humains, des industriels, des politiques, mais il y a une vraie prise de conscience. Ça c'est formidable quand...



JÉRÔME COLIN : Et dans cette fameuse génération qui vous fait peur, celle des ados, et qui me fait peur aussi, là par contre il y a un truc incroyable, c'est que la prise de conscience elle est effective, sur l'environnement. C'est assez impressionnant.

LAMBERT WILSON : Alors elle est effective en partie. Elle est effective mais je me méfie de deux choses. D'abord je trouve que les adolescents et les jeunes sont très consuméristes, ils sont extrêmement victimes des besoins artificiels que les grandes sociétés leur créent, et là ils n'ont pas beaucoup de distance, ce qu'ils veulent, c'est consommer, consommer, ils sont dans la technologie et ils bouffent vraiment tout ce qu'on leur envoie, et les jeux vidéo dont on taira les noms pour ne pas leur faire de la publicité, mais qu'ils ont plébiscités récemment en sont une preuve. Parallèlement, grâce à cette technologie, ils sont au courant de certains phénomènes, contre lesquels ils vont s'insurger, la pollution, les injustices sociales, etc... mais je trouve que leurs passions, leurs irritations, sont un peu brèves, parce qu'ils passent sans arrêt d'une chose à l'autre, et pour rentrer dans un militantisme véritablement actif et véritablement efficace, il faut continuer à enfoncer le même clou pendant des mois et des années, et toute une vie finalement. Or là on s'émeut très rapidement via une, comment on appelle ça, une pétition virale, on va dire ah oui je suis contre la destruction de telle race ou de la pollution, et puis on passe à autre chose pour aller...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai qu'on est à l'air de l'indignement du zapping.

LAMBERT WILSON : Je peux prendre un bonbon ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Vous êtes chez vous.

LAMBERT WILSON : C'est un bonbon extrêmement chimique mais c'est moi-même que je vais détruire, ce n'est pas l'environnement.

JÉRÔME COLIN : Voilà.

LAMBERT WILSON : Car je vais aussi avaler le papier pour ne pas...

JÉRÔME COLIN : J'espère bien. J'allais vous le demander.

LAMBERT WILSON : Le mettre sur la voie publique. Sauf que c'est une boîte piège. Ah oui il faut dire que je ne suis pas très doué avec les objets, je tourne dans le mauvais sens. Voilà.

JÉRÔME COLIN : C'est très bien.

LAMBERT WILSON : Qu'est-ce que c'est le gros bazar jaune ?

JÉRÔME COLIN : Ça ?

LAMBERT WILSON : Oui.

JÉRÔME COLIN : Je ne sais pas.

LAMBERT WILSON : Ah il va y avoir une surprise.

JÉRÔME COLIN : Allez !

LAMBERT WILSON : Une question même peut-être. Ah génial !

JÉRÔME COLIN : Mieux que ça.

LAMBERT WILSON : Une déclaration. Un « statement ». Citation, c'est une citation.

JÉRÔME COLIN : D'accord.

LAMBERT WILSON : Ouvrez les guillemets. « Les enfants commencent par aimer leurs parents, devenus grands, ils les jugent, quelques fois ils leur pardonnent ». Mais voilà on a parlé de ça déjà, donc ça c'est obsolète.

JÉRÔME COLIN : C'est qui ?

LAMBERT WILSON : Oscar Wilde.

JÉRÔME COLIN : Pas idiot celui-là hein.

LAMBERT WILSON : J'adore Oscar Wilde. Oui, j'adore Oscar Wilde. Il était tellement pertinent, tellement libre. Il n'a pas été libre longtemps parce qu'il a terminé emprisonné.

JÉRÔME COLIN : En prison. Il a dit une chose absolument magnifique, Oscar Wilde, par ailleurs il a dit « Soyez vous-même, tous les autres sont déjà pris ».

LAMBERT WILSON : Joli. C'est merveilleux.

JÉRÔME COLIN : C'est quand même brillant.

LAMBERT WILSON : C'est merveilleux l'esprit. C'est merveilleux les gens qui sont doués comme ça. D'une clairvoyance autre.

Je n'ai plus peur. Je suis libéré !

JÉRÔME COLIN : Vous pensez que vous êtes parvenu au cours de votre vie, que ce soit par le cinéma ou par d'autres choses, à être ce que vous étiez appelé à devenir ? C'est-à-dire à être dans un endroit qui vous paraît juste.

LAMBERT WILSON : Oui.

JÉRÔME COLIN : Un mode de vie qui vous paraît juste.

LAMBERT WILSON : je n'hésite pas. Mais je pense que j'ai mis très longtemps à arriver à ça.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

LAMBERT WILSON : Oui.

JÉRÔME COLIN : Les premières années de cinéma, où il y a quand même un peu de galère mais aussi déjà assez vite des petits succès, ça ne vous a pas gonflé ?

LAMBERT WILSON : Pas du tout parce qu'en fait j'ai toujours eu la sensation d'être un usurpateur, parce que je pense que la critique paternelle a résonné tellement longtemps que je ne me trouvais pas à ma place et aussi parce



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

que j'avais peur de tout. J'étais très timide. Je n'étais pas fait pour être acteur, profondément. Je crois que les acteurs nés sont des gens qui adorent être dans la lumière des projecteurs, qui sont des tchatteurs, qui sont des gens qui racontent des histoires, qui sont des imitateurs, on les connaît, dans les cours de récréation on les voit les acteurs, moi j'étais le contraire de ça, je fuyais les groupes, j'étais incapable de raconter une histoire, simplement j'ai voulu exister sur les écrans un peu pour lutter peut-être contre mon père, lutter sur son même territoire et en même temps le dépasser. Mais je n'étais pas fait pour ça et je le savais. Je me suis dit qu'est-ce qui va m'aider ? Ma volonté. Je braverai ce métier par une détermination à toute épreuve. Et je l'ai fait mais cela dit j'ai mis, je ne sais pas, au moins 20 ans à perdre ma peur, à me sentir bien devant une caméra, et aussi surtout à perdre mes inhibitions parce qu'en fait quand on est acteur on est son propre instrument mais il faut que cet instrument il ait tout expérimenté, il faut que rien ne lui fasse peur, on doit incarner l'humanité, mais on doit incarner l'humanité dans toutes ses contradictions, ses mochetés, ses héroïsmes, ses bassesses, et en fait moi j'étais un peu propre sur moi par peur.



LAMBERT WILSON : Je suis en train d'étouffer, est-ce que je peux ouvrir un tout petit peu ou ça va faire trop de bruit ?

JÉRÔME COLIN : Vous êtes chez vous. C'est marrant parce qu'il y a plein de films bien évidemment mais au début, le premier film en France que vous faites c'est « Les gendarmes et les extra-terrestres », un tout petit truc...

LAMBERT WILSON : Heu...

JÉRÔME COLIN : Après il y a « Rendez-vous », chez Téchiné...

LAMBERT WILSON : Il y a eu « La femme publique » avant de Zulawski...

JÉRÔME COLIN : « La femme publique ».

LAMBERT WILSON : Oui. Des choses comme ça, un peu torturées.

JÉRÔME COLIN : « Chouans ! », de Broca...

LAMBERT WILSON : Là vous sautez beaucoup de choses.

JÉRÔME COLIN : Mais est-ce que, par exemple « Hiver 54 » qui est vraiment un des films, quand on dit votre nom bien évidemment les gens reviennent dessus, où vous jouez l'Abbé Pierre, grand succès public, grand succès critique,



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

nomination aux Césars, etc... est-ce que là, alors que vous êtes encore pas loin d'être un jeune homme, ça ne vous dit pas ah je suis à ma place finalement ? Ça, ça ne suffit pas ?

LAMBERT WILSON : Pas encore. Non, je pense qu'en fait, mais une fois de plus peut-être que ne pouvais me sentir à ma place qu'une fois mes parents disparus. C'est-à-dire qu'en fait j'ai à leur décès abandonné beaucoup de fausses ambitions que je m'étais données pour leur plaire. Mais vous savez c'est une machine qui tourne toute seule dans ces cas-là, on cherche à pousser toujours plus loin l'ambition. Alors je voulais être une star planétaire, je suis allé en Amérique...

JÉRÔME COLIN : Ça c'était au début. Vous vouliez être...

LAMBERT WILSON : Ça aussi mais il y a eu un retour de boomerang au moment de « Matrix », j'ai continué à faire des films américains, « Catwoman », des bêtises... En fait au décès de mon père je me suis rendu compte que mon ambition elle était fausse, que ce que j'aimais, ou en tout cas ce que j'avais appris à apprécier au fil des ans c'était l'artisanat de mon métier, c'était être avec un groupe, bien faire les choses. J'ai aussi appris le chant, peut-être que le chant était ma chose plus personnelle, et que si finalement j'avais fait une petite psychanalyse à 17 ans je serais allé vers le chant plutôt que vers le métier d'acteur. Ce qui fait que maintenant j'ai beaucoup moins d'ambition et en revanche j'ai beaucoup plus de plaisir. Et je crois que je suis meilleur surtout. Mais je suis meilleur parce que rien ne me fait peur. C'est-à-dire que même moi qui suis pudique physiquement j'ai été nu sur un plateau ce qui était une des dernières limites de ma détente, j'avais un problème avec la nudité et j'ai été nu là sur un plateau de cinéma avec Juliette Binoche et Camille Cottin dans une comédie qu'on vient de tourner, je pense que j'ai fait le point avec qui je suis. Je n'ai ni de révélation à faire mais ni rien à cacher, donc du coup je suis... qu'est-ce qui pourrait me faire peur ? J'ai chanté sur des très grosses scènes, comme la Scala de Milan, j'ai fait des pièces de théâtre sur des plateaux très prestigieux, j'ai eu des énormes vedettes devant moi comme partenaires ou aussi comme metteur en scène, c'est bon là, ça va, j'ai vraiment éprouvé beaucoup de sensations dans ce métier, ce qui fait que je n'ai plus peur. Je suis libéré. En revanche ce qui me reste c'est le plaisir de repartir sur des nouvelles aventures. Par exemple là demain je vais rester à Bruxelles, je vais rencontrer un metteur en scène avec qui on a autre projet, on va parler des décors, des costumes, c'est un film d'époque, on va tourner dans la région de Bruxelles, qui s'appelle « L'échange des princesses », et qui se passe à l'époque de Louis XV où je vais jouer le Roi d'Espagne, c'est passionnant de rencontrer une nouvelle équipe, faire les essayages de costumes, rêver à la construction. Après le fait de le faire c'est plaisant mais c'est presque une formalité. La partie la plus intéressante c'est la construction.

«Five days one summer », «Matrix », « Catwoman »...

JÉRÔME COLIN : Vous regardez d'un œil vraiment pratiquement moqueur les films que vous avez faits aux Etats-Unis, avec cette ambition d'être, je ne sais pas, Robert Redford ou un autre ?

LAMBERT WILSON : J'ai un peu de honte en fait.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

LAMBERT WILSON : Oui. Ça me fait un peu rougir.

JÉRÔME COLIN : Parce que les lumières françaises sont passées par là. C'est quoi le problème ?

LAMBERT WILSON : Non il n'y en a qu'un seul dont je suis vraiment fier, c'est un des premiers films que j'ai faits...

JÉRÔME COLIN : « Five days one summer ».

LAMBERT WILSON : Pardon ?

JÉRÔME COLIN : Est-ce que c'est "Cinq jour ce printemps-là" ?

LAMBERT WILSON : Bien sûr. « Cinq jour ce printemps-là » est un très, très beau film, avec lequel j'ai commencé, avec Sean Connery, dirigé par un très grand metteur en scène, qui venait d'Hollywood, mais le Hollywood des années 40, 50, Fred Zinnemann, qui avait fait « Tant qu'il y aura des hommes », « Le train sifflera trois fois », des titres qui ne veulent plus rien dire aux moins de 50 ans, mais très grand metteur en scène, qui venait de Vienne, qui avait quitté la Vienne nazie parce qu'il était Juif et il était parti travailler à Hollywood, un metteur en scène de la



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

grande époque. Bon ce film n'a pas marché malheureusement, donc il n'a pas lancé ma carrière comme il aurait pu, mais j'en ai gardé un souvenir merveilleux parce que c'était un très beau film. Voilà, ça oui.

JÉRÔME COLIN : Mais tourner dans « Matrix », tourner dans « Catwoman » qui sont des grandes productions hollywoodiennes, ça vous a fait marrer quand même. Ou même pas ?



LAMBERT WILSON : « Matrix » c'était chouette. « Matrix » c'était bien. Non « Matrix » c'était vraiment bien parce que les deux cocos là, les Frères Wachowski c'est un mélange étonnant, c'est comme des auteurs, des auteurs dans... comme les Frères Dardenne qui font des films d'auteur mais eux ils ont simplement 200 millions de dollars par film. Donc quand on a fait « Matrix 2 » et « Matrix 3 » ils avaient comme budget 400 millions de dollars ce qui est quand même assez vertigineux, mais ils étaient comme des petits gamins qui contrôlaient absolument tout, ils avaient arraché ce contrat génial à la Warner, et voilà ils avaient un contrôle absolu de leur matériel scénaristique, on ne pouvait pas leur imposer des changements dans le scénario. C'est génial. Alors eux c'était différent. Et quand j'ai tourné le grand monologue dans « Matrix », ce jour-là je me suis dit c'est maintenant, ok, c'est là, c'est maintenant, là, il ne faut pas le rater parce que tu saisis quelque chose que tu as toujours voulu faire, et ça se présente bien parce qu'il y a tout, tout est là pour te permettre justement de tracer ta route. Et finalement c'était une fois de plus une sorte de voie sans issue. Pourquoi ? Parce que je suis resté un petit peu à Los Angeles, après j'ai fait des films qui étaient de moins en moins bien, parce qu'on me demandait de faire le frenchie et qu'au bout d'un moment ça n'a plus d'intérêt du tout. De toute façon j'ai un peu de mal avec les Américains en ce moment et donc tout ça ne m'intéresse pas et aussi parce que curieusement je suis très casanier. Que moi j'aime bien l'Europe, j'aime bien la culture méditerranéenne, et que j'ai besoin d'être près de mes amis, et que vivre avec neuf heures de décalage horaire en permanence quand on est en Californie et ne plus parler à ses amis, ne plus les voir à partir de deux heures de l'après-midi parce que voilà tout le monde se couche en France et que vous, vous êtes encore debout, ça me rendait triste.

JÉRÔME COLIN : Je comprends.

LAMBERT WILSON : Et puis parce qu'en plus en Europe, en France, on me propose des choses qui sont beaucoup plus intéressantes. On me propose de faire de la comédie musicale sur scène, de faire du théâtre, de faire des films



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

d'auteurs, ou des films commerciaux, des comédies comme des drames. Faire Cousteau, alors là je suis désolé mais c'est quand même plus rigolo que de faire le Français soit sale, parce qu'ils ont un grand cliché sur la saleté des Français, ou alors les Français aussi trahissent leur femme, enfin cela dit c'est ce qu'on fait faire à Cousteau dans le film mais il y a toujours un truc sur la moralité des Français, ça me gonfle, c'est complètement désuet et cliché, la vision des Européens pour les Américains, donc tout ça ne m'intéresse plus du tout.

Il faut casser la destinée en allant parfois chercher des rôles qui ne sont pas ceux qu'on vous propose !



JÉRÔME COLIN : Est-ce que vous avez compris pourquoi les deux plus grands succès de votre carrière, en terme de cinéma français je parle...

LAMBERT WILSON : Je ne sais pas lesquels c'est...

JÉRÔME COLIN : Non je ne sais pas si c'est en terme d'entrées mais disons « Hiver 54 » et « Des Hommes et des Dieux » qui sont quand même des films coups de poing, importants, qui sont inscrits quand même dans l'histoire du cinéma de ces dernières années, de manière réelle, tangible, c'est quand même dingue qu'un type comme vous, les deux rôles principaux soient à ce point intimement liés à la religion tout de même. Dans une société qui l'est de moins en moins. On a l'impression qu'il n'y a plus que vous qui pouvez faire passer un truc qui a trait à la théologie.

LAMBERT WILSON : Comment ça... Deux choses qui s'opposent, ces personnages ne sont pas des personnages, même s'ils sont religieux, ils étaient religieux dans leur vie, mais ce sont avant tout des personnages à la spiritualité extrêmement élevée et je suis désolé mais on revient dans une société qui est de plus en plus religieuse. Et c'est bien le problème de la société présente. C'est un hasard que j'ai pu incarner des personnages de religieux, moi qui n'ai pas eu d'éducation religieuse, en revanche les questions de la spiritualité m'habitent, et les metteurs en scène ont dû le pressentir, Denis Amar pour « Hiver 54 » et la rencontre avec l'Abbé dans la vie a été très forte, puis Xavier Beauvois, il doit, je ne sais pas, sortir de moi quelque chose qu'ils pressentent. Ce sont des questions qui m'intéressent beaucoup. Cela étant dit j'ai toujours l'impression que c'est un hasard, je ne sais pas, ça s'échappe de moi. Isabelle Huppert dit un truc qui est très intéressant par rapport aux acteurs, elle dit en fait, le choix des films, pour ceux qui peuvent choisir leurs films, parce que c'est bien entendu 5 %, 3 % de l'ensemble...



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

JÉRÔME COLIN : A mon avis, 1.

LAMBERT WILSON : 1 % des acteurs, bien entendu, vous avez totalement raison de le rappeler, en fait le choix de leurs films est une sorte de narration de qui ils sont au moment où ils font ces choix et donc en fait on est... on peut suivre le parcours intérieur de quelqu'un, les questionnements de quelqu'un par les directions qu'il a prises, par les choix qu'il a faits, artistiques, et je pense que j'avais besoin d'aller gratter ces questionnements qui sont ceux des « Hommes et des Dieux », peut-être qu'à un moment donné j'ai eu besoin de mettre une robe à paillette sur les fesses et de laisser sortir le travelo de moi-même pour « Marsupilami ».

JÉRÔME COLIN : C'est ce que j'allais dire, parce que quand même, après on n'est pas sensé le savoir mais « Des Hommes et des Dieux » je pense que ça coïncide à peu près avec la période la plus tragique de votre vie qui est celle de la perte des parents...

LAMBERT WILSON : C'est le début en tout cas d'une période très compliquée oui.

JÉRÔME COLIN : Et le film avec lequel finalement vous revenez après une période très difficile de votre vie, qui est une période de remise en question etc...

LAMBERT WILSON : Et de dépression, disons-le.

JÉRÔME COLIN : De dépression, voilà...

LAMBERT WILSON : Burn out puis dépression.

JÉRÔME COLIN : Voilà. C'est « Marsupilami », et vous revenez en jupe à paillettes. Le mec il disparaît 4 ans, dépression, au fond du puits, il creuse encore un peu, il revient, robe à paillettes en chantant Céline Dion. Admirable !



LAMBERT WILSON : Alors c'était 4 ans mais c'était en tout cas une bonne année de dépression bien sévère, qui m'a empêché de tourner pendant un moment, j'ai refusé du travail parce que j'étais incapable de travailler, et je me suis dit tant qu'à faire, balayons toutes les images qui sont en train de se cristalliser justement du curé, de tout ça... Vous savez le problème dans mon métier c'est que les producteurs, les metteurs en scène, les castings directeurs, ceux qui vous distribuent dans les rôles, ont la mémoire courte et généralement ils ont tendance à vous proposer ce que vous



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

venez de faire et ce que vous venez de faire bien. Et donc j'ai vu se profiler sur mon chemin beaucoup de curé et je me suis dit aie, aie, aie, il va falloir faire quelque chose de très différent pour survivre.

JÉRÔME COLIN : Vous avez réussi.

LAMBERT WILSON : Ce n'est pas simplement parce que je me lasse rapidement, c'est aussi parce que pour durer dans le métier, il faut y aller quoi, il faut casser la destinée en allant parfois chercher des rôles qui ne sont pas ceux qu'on vous propose. Ah celui-là non, mais celui-là, oui. Là j'ai du nectar qui m'attend, je peux aller butiner par là. Et je pense que c'est ça les secrets de longévité chez les acteurs. Je crois qu'il y a des acteurs qui sont dans un cocon de confort et qui ne se remettent pas assez en question et qui ne réfléchissent pas à ce pourquoi les gens commencent un peu à les délaisser. Il faut se donner des électrochocs en permanence. Et d'abord aussi avoir le courage d'ouvrir les yeux sur la réelle perception que les gens ont de vous. Le public, les gens du métier. Alors le problème c'est que les gens qui vous protègent, qui vous entourent, la famille, et surtout les agents, ils ont un peu tendance pour ne pas que vous souffriez, ils ont un peu tendance à vous cacher la réalité. Et là où vous pensez que vous marchez comme jamais auparavant, ben c'est là en fait où vous êtes en péril. Et que les propositions commencent à se ralentir. Simplement on ne veut pas vous le dire, donc on vous ment. Et il faut être lucide. Et quand ça commence à se ralentir c'est qu'il se passe quelque chose. Alors ça peut être un changement de registre nécessaire, on passe à un autre emploi, on vieillit, et il faut franchir cette... c'est comme au slalom, il faut franchir cette porte. Et il faut l'anticiper.

JÉRÔME COLIN : Vous, vous l'avez franchie en robe à paillettes, en chantant Céline Dion ?

LAMBERT WILSON : Il y a ça, alors c'est-à-dire sortir de l'emploi sérieux et exploser cette image en allant, et en fréquentant plus la comédie et puis anticiper aussi le vieillissement. Ce que je fais avec Cousteau. A un moment donné quand on jongle avec l'âge, si on va jusqu'à 70 ans quand on en a 55, on peut revenir en arrière, à un moment donné on est dans une sorte d'homme caoutchouc et les gens ne savent plus exactement quel âge vous avez.

JÉRÔME COLIN : Tout est donc à ce point réfléchi ?

LAMBERT WILSON : Ben c'est quand même mon métier. Je suis obligé... Oui ce à quoi je réfléchis c'est, parce que j'aime faire ce métier, et aussi parce que c'est mon gagne-pain, on est bien obligé de réfléchir à comment on va gagner son pain.

JÉRÔME COLIN : Intéressant.

LAMBERT WILSON : A long terme. Parce que le problème c'est que j'ai des amis, dans mon entourage proche, qui ont été éjectés par le métier. Qui n'ont pas été assez lucides, qui n'ont pas vu les pièges se tendre sous leurs pieds et qui ne sont plus dans le métier.

JÉRÔME COLIN : Qui ne sont plus là.

LAMBERT WILSON : Ah oui, qui ont été éjectés. Alors qu'ils avaient des noms hein.

JÉRÔME COLIN : Dingue hein. Ça doit être terrible non ?

LAMBERT WILSON : Je trouve ça horrible. Parce qu'en plus quand on est acteur on a eu une notoriété publique et donc l'échec il se fait en public.

JÉRÔME COLIN : Il se fait devant tout le monde.

LAMBERT WILSON : Quand on est anonyme, qu'on a travaillé dans une banque, on s'est fait virer, si vous changez de ville à un moment donné personne ne va savoir mais quand on est...

JÉRÔME COLIN : Oui en même temps c'est très douloureux aussi

LAMBERT WILSON : C'est douloureux pour tout le monde.

JÉRÔME COLIN : Parce qu'à priori on a déjà moins de tunes, c'est terrible hein.

LAMBERT WILSON : Bien sûr. Après tous les acteurs qui ne travaillent plus ils n'ont plus de tunes non plus. Mais... Parfois je me dis tiens, un jour ça ne marchera plus, et je serai... j'adore m'occuper des gens donc je serai je ne sais pas, serveur dans un restaurant et je serai un très bon serveur. Mais il y aura toujours écrit sur mon visage en France que...

JÉRÔME COLIN : Looser.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

LAMBERT WILSON : Que j'ai été acteur. Ou il faudra partir très loin. En Laponie peut-être.

JÉRÔME COLIN : C'est joli en plus. J'ai vu des photos.

LAMBERT WILSON : Mais j'adorerais gagner ma vie d'une autre façon, c'est-à-dire faire un travail qui ne soit pas...

JÉRÔME COLIN : Ah oui comme ça vous seriez totalement libre du coup.

LAMBERT WILSON : Oui. Qui ne soit pas du tout basé ni sur ma gueule, ni sur une notoriété publique... Sur ce que je peux dire dans les médias, quelque chose de vraiment anonyme. Voilà. Alors j'ai quelques cordes à mon arc, je peux faire des jardins, c'est la seule chose que je sache faire dans une...

JÉRÔME COLIN : Vous adorez jardiner !

« Et dans ma vie professionnelle comme dans mon carré de jardin j'ai bien l'intention d'exclure les navets ».



LAMBERT WILSON : J'adore jardiner, oui. Je peux lire un deuxième ?

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

LAMBERT WILSON : C'est surtout parce que je rêve toujours qu'il y a une sorte de gourmandise à l'intérieur mais il y a peut-être quelque chose d'embarrassant. Mais...

JÉRÔME COLIN : Quoi ?

LAMBERT WILSON : Mais alors vous le faites exprès, vous avez des petites caméras dans les boîtes parce que je lis « Je cultive mon jardin », c'est une citation. « Et dans ma vie professionnelle comme dans mon carré de jardin j'ai bien l'intention d'exclure les navets », ça c'est Louis de Funès qui écrit ça. Mais malheureusement moi je n'ai pas exclu les navets, les navets ont été présents et après tout on grandit aussi en mangeant des navets. Il faut être humble et ne pas être trop orgueilleux. Voilà, accepter qu'un acteur ça se façonne dans le bien comme dans le mal.

JÉRÔME COLIN : Et ça ne contrôle surtout pas tout.

LAMBERT WILSON : On ne contrôle pas tout et il y a beaucoup de déceptions, beaucoup de déceptions. En fait je crois qu'on peut grandir beaucoup dans la médiocrité, enfin je veux dire dans les expériences médiocres pour comprendre pourquoi on les a acceptées, pourquoi les erreurs ont eu lieu, et je pense que... Les acteurs qui ont la chance de ne passer, et on en voit, que des sublimes projets ou sublimes metteurs en scène, internationaux etc... je



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

pense qu'ils n'ont pas la vraie réalité, je pense qu'ils sont trop gâtés. Ça ne doit pas leur faire du bien. Moi j'ai vraiment eu un parcours extrêmement varié mais extrêmement pénible. Ça a été lent. Oui ça a été lent.

JÉRÔME COLIN : Avec des piqûres de rappel comme quoi c'était quand même fort. De temps en temps.

LAMBERT WILSON : Mais il y a une chose qui était curieuse c'est que j'ai toujours rebondi, c'est-à-dire que j'ai toujours travaillé quand même, j'ai gagné ma vie, je n'ai jamais emprunté d'argent à mes parents, sauf pour les études de théâtre du début, et en même temps donc j'ai rebondi mais il n'y a jamais eu d'effet de poulie on va dire, autrement dit quand j'ai fait « Des Hommes et des Dieux », le film a eu un prix à Cannes etc...il n'y a pas eu d'offres intéressantes, à chaque fois c'est une série de voies sans issues. Ah et puis finalement on me rappelait pour ça...

JÉRÔME COLIN : Mais comment ça se fait ? Vous êtes seul dans ce cas ou en fait c'est tout le temps comme ça ? Et le public se fait un film sur ça.

LAMBERT WILSON : Je pense que c'est parce que j'ai toujours privilégié les histoires, les scénarios, les metteurs en scène plutôt que mon propre intérêt égoïste d'acteur de premier plan qui est seul au-dessus du titre etc... Donc en fait j'ai partagé les succès avec pas mal d'acteurs, j'ai fait des films d'ensemble, « On connaît la chanson », voilà, « Des Hommes et des Dieux », ce qui fait que la réussite d'un film n'a jamais été uniquement due à mon intervention. Et donc en tant que vedette du box-office j'ai pas vraiment été considéré.



JÉRÔME COLIN : Ici on est Place du Châtelain...

LAMBERT WILSON : Oui alors est-ce qu'il y a des restaurants avec des noms rigolos ?

JÉRÔME COLIN : je n'en sais rien. Par contre vous savez qui a habité ici ?

LAMBERT WILSON : Non.

JÉRÔME COLIN : Gabrielle Vincent. Gabrielle Vincent c'est la femme qui a créé « Ernest et Célestine ».

LAMBERT WILSON : Ah j'adore.

JÉRÔME COLIN : Voilà.

LAMBERT WILSON : « Ernest et Célestine ».

JÉRÔME COLIN : Vous avez fait une voix dans « Ernest et Célestine ».



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

LAMBERT WILSON : Oui, j'ai fait Ernest. Bien sûr. Ça c'était avant de faire Baloo. J'ai fait deux ours dans ma vie. C'est mon côté « bear ».

JÉRÔME COLIN : Olias qui est un réalisateur de cinéma, qui a fait un film assez dingue, belge, qui s'appelle « Kill me please ».

LAMBERT WILSON: Ah genial.

JÉRÔME COLIN : C'était vachement bien. C'était une histoire de dingue, c'est un truc qui existe, c'est un hôpital du suicide qui se trouve en Suisse. Hôpital du suicide assisté. C'est sur ça.

LAMBERT WILSON : Ben j'imagine que c'est le même hôpital dans lequel va Hélène Vincent dans le film avec Vincent Lindon, qui est un film de Stéphane Brizet, elle allait en Suisse justement...

JÉRÔME COLIN : Oui c'est ça.

LAMBERT WILSON : J'ai repris un autre...

JÉRÔME COLIN : Allez-y.

LAMBERT WILSON : C'est trop tôt ?

JÉRÔME COLIN : Non, allez-y. Vous faites ce que vous voulez. Je vous l'ai dit.

LAMBERT WILSON : Alors je cherche...

JÉRÔME COLIN : On n'en aura pas trouvé un seul... Chez Doudoune.

LAMBERT WILSON : C'est drôle, cette citation je l'ai citée dans une émission de télévision, il fallait faire une citation. « Si vous avez un jardin et une bibliothèque, vous avez tout », et c'est Cicéron qui l'a écrit. Et en fait on m'avait demandé de choisir une citation, j'avais choisi celle-là et je pense que je suis un peu malheureux en ce moment parce que j'ai encore un jardin dont je ne m'occupe plus, en Bourgogne, et j'ai hâte d'en avoir un autre. Parce que je pense que si on crée un jardin on investit pour le futur, je pense que c'est un acte d'optimisme que de créer un jardin. Et j'adore la botanique. Je crois qu'on a crevé mais je sais réparer une roue en même temps.

JÉRÔME COLIN : On n'a pas du tout crevé.

LAMBERT WILSON : J'ai l'air de ne pas être bricoleur mais en fait ça je sais faire. Et je pense que si on sait observer la nature, en observer les rythmes, et se pâmer devant une feuille qui pousse, je pense qu'on a tout compris de la beauté du monde et parfois dans Paris qui est une ville très sale, qui est une vie extrêmement polluée, et tellement bruyante, et stressante, je me concentre sur les feuilles des arbres, sur les platanes, simplement parce que dans la feuille, dans la biologie de la feuille, et dans sa beauté, je retrouve tout le reste du monde sans les humains et là je me dis ok c'est bon, ça va on n'a pas encore tout détruit, donc pour moi être les pieds dans la terre, les mains dans la terre, c'est absolument fondamental. Donc là il faut vite créer un autre jardin. Et les livres bien entendu, qu'est-ce qu'il y a de plus beau qu'un livre !

JÉRÔME COLIN : Pas grand-chose effectivement.

LAMBERT WILSON : J'adore lire. J'aime beaucoup les tournages de films pour ça parce qu'en fait on a quand même beaucoup de moments d'attente et c'est pendant les tournages que je lis le plus, là je peux carrément dévorer des livres.

JÉRÔME COLIN : C'est quoi votre livre de chevet ? Vraiment. Un livre qui vraiment vous a bouleversé profondément.

LAMBERT WILSON : Vous savez je suis nul pour ces trucs-là parce que dès que je dois répondre à ce genre de question mon cerveau est complètement... Mais je pense que le livre auquel je reviens régulièrement, ça va paraître un petit peu banal, et un peu pompeux, j'en ai enregistré une partie pour... vous savez ces livres qu'on écoute...

JÉRÔME COLIN : C'est Proust.

LAMBERT WILSON : C'est Proust. Effectivement « A la recherche du temps perdu », j'avais enregistré « A l'ombre des jeunes filles en fleur ». Je pense que dans Proust il y a quand même beaucoup sur la nature humaine. Il n'y a pas



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

toute la nature humaine, il y a une certaine partie de la nature humaine, qui est une partie spécifique, citadine, bourgeoise, aristocratique, et à travers cette société on peut voir les prolongations sur une humanité plus vaste, mais je pourrais partir sur une île déserte avec ça, oui.

Maintenant je vais passer pour un vieux con !

JÉRÔME COLIN : Eh bien vous êtes bientôt arrivé au Manos.

LAMBERT WILSON : Mais vous conduisez bien en tout cas.

JÉRÔME COLIN : Ecoutez, c'est très gentil.

LAMBERT WILSON : Il y a un côté moelleux que j'aime bien.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

LAMBERT WILSON : Oui c'est moelleux parce que souvent quand on est derrière dans les taxis c'est épouvantable et là c'est souple. Est-ce qu'on vous a déjà fait des compliments sur ça ?

JÉRÔME COLIN : Mais je trouve que vous êtes un bon acteur aussi. Vous faites bien votre métier.

LAMBERT WILSON : Oui, en fait je pense que je le fais de mieux en mieux, ce n'est déjà pas mal.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue hein.

LAMBERT WILSON : Ça fait 36 ans que je fais ce métier. C'est fou, 36 ans c'est une vie entière déjà.

JÉRÔME COLIN : Oui. Et dire que tout ça va se terminer en Grèce à faire un jardin. C'est encore plus beau.

LAMBERT WILSON : Ce n'est pas mal. Je suis d'accord. Non mais un jardin méditerranéen en plus. C'est magnifique. Devant un horizon avec un ciel bleu, un joli couché de soleil.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est déjà pas mal hein.

LAMBERT WILSON : Oui et puis on m'appellera de temps en temps pour jouer les vieux, je demanderai une fortune et puis ça ne sera pas mal. Mais c'est comme ça que j'ai tout planifié. Ce qu'il faut c'est rester quand même dans le système du box-office pour que même très vieux on vous paie très bien. Je voudrais être comme ces acteurs anglais Ian McKellen....

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

LAMBERT WILSON : Voilà. Qui font des films commerciaux comme ça pour gagner leur croûte et qui de temps en temps réinvestissent tout dans un projet qui leur tient à cœur comme une mise en scène de film, une pièce de théâtre...

JÉRÔME COLIN : Et qui restent militants quand ils doivent.

LAMBERT WILSON : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous avez déjà vu cette interview célèbre de Ian McKellen...

LAMBERT WILSON : Où il parle de l'homosexualité ?

JÉRÔME COLIN : Il est en Malaisie je pense.

LAMBERT WILSON : Oui.

JÉRÔME COLIN : Où c'est hyper, enfin ça craint, et c'est terrible.

LAMBERT WILSON : Non je ne l'ai pas vue mais c'est un type génial. Mais les Anglais sont assez géniaux par rapport à plein de trucs. Je pense qu'ils sont plus cool que les Français. Les Français on n'est pas terribles en ce moment je trouve.

JÉRÔME COLIN : Non hein.

LAMBERT WILSON : Non.

JÉRÔME COLIN : Vous savez quoi, d'ici, de temps en temps, après nous vraiment on est un pays qui craint, on est un pays qui périclité, avec des gouvernements de rigolos qui ne parviennent pas à faire tourner le pays, les tunnels de la ville s'écroulent, la sécurité n'est pas au top, le discours politique est vraiment décharné, une catastrophe, mais c'est vrai que quand on voit la France, on a l'impression aussi d'un pays également malade. Et triste.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux

LAMBERT WILSON : Alors c'est un pays triste, c'est un pays qui est frappé de stupeur en fait. Dans un immobilisme terrible. Parce qu'en plus on a l'impression que dès qu'on tente d'un point de vue politique de décoincer une situation en donnant un tour d'écrou parfois effectivement vers la droite plus que vers la gauche, tout le monde descend dans la rue et en fait les gens rêvent de transition et non pas de mesures... de réformes, voilà, et dès qu'on leur propose une tentative dans une direction, tout le monde s'accroche à l'acquis et en fait rien ne bouge jamais, on a envie qu'il souffle sur lui quelque chose de véritablement différent mais là... Et puis je passe mon temps, moi qui voyage énormément à analyser pourquoi, particulièrement à Paris plus qu'en France, mais quand même en France on a ce réflexe avant tout de râler, de...

JÉRÔME COLIN : Et ?

LAMBERT WILSON : Hein ?

JÉRÔME COLIN : Et vos conclusions ? En voyant le reste du monde.

LAMBERT WILSON : Je pense que c'est très ancestral. Je pense qu'en fait il y a cette blessure mal guérie d'un colonialisme... qui a été obligé de renoncer à lui-même et cette grandeur perdue dont on ne guérit pas mais je pense qu'il y a aussi quelque chose de plus ancestral que ça, peut-être quelque chose dans la nature de ces peuples qui ont fondé le Gaulois, qui étaient peut-être des peuples extrêmement agressifs, je ne sais pas, peut-être beaucoup plus barbares que les autres, mais il y a quand même quelque chose de très différent. Il y a une grâce par exemple dans les pays qui sont rudes comme l'Angleterre, les Etats-Unis, le Japon, mais il y a comparé à la France une grâce de comportement qui me manque énormément et chaque fois je me dis les enfants, eh oh, on a beaucoup de choses, on est quand même très privilégiés. Vous ne pourriez pas un peu... mais je le dis même par rapport aux intermittents du spectacle qui râlent dès qu'on leur supprime le moindre avantage acquis, je leur dis mais vous savez qu'on est le seul pays au monde à avoir ce régime de privilégiés dans les métiers du spectacle. On est le seul pays au monde. Ce n'est déjà pas si mal. Arrêtez de râler tout le temps.

JÉRÔME COLIN : Après ce n'est pas parce qu'on a des acquis qu'il faut être prêt à les abandonner mais vous avez raison.

LAMBERT WILSON : Oui mais il faut simplement ouvrir les yeux sur le reste du monde.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Eh bien écoutez, je vous remercie, c'était un plaisir.

LAMBERT WILSON : Maintenant je vais passer pour un vieux con.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

LAMBERT WILSON : Parce que j'ai dit que les Français râlaient tout le temps.

JÉRÔME COLIN : Mais on le pense, ne vous inquiétez pas.

LAMBERT WILSON : Me voilà arrivé à destination, je prends mes petites affaires. C'était délicieux.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux





Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Lambert Wilson sur La Deux